

Montréal, le mercure sous zéro *Couche avec moi (c'est l'hiver)*

Jessica Ravacley

Number 122 (1), 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16383ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ravacley, J. (2007). Review of [Montréal, le mercure sous zéro : *Couche avec moi (c'est l'hiver)*]. *Jeu*, (122), 19–21.

Montréal, le mercure sous zéro

La vraie question c'est :
La vie est-elle un obstacle
à la réalisation de vos fantasmes¹ ?

Dans une ambiance de crépuscule hivernal, quelque part aux frontières du Plateau-Mont-Royal, cinq individus issus de la génération X explorent leur inlassable solitude dans la faune urbaine montréalaise. Le sentiment d'« inadéquacitude² » domine la quête de chacun des personnages, qui exploseront ou imploseront tous, à leur manière, au cours de la pièce.

La plume de Fanny Britt est vive, et le texte jaillit de la scène avec une force qui cloue le spectateur à son siège. Diplômée de l'École nationale de théâtre en 2001, la jeune auteure a créé des personnages trentenaires navrants, issus de sa génération. Elle dit les avoir consciemment divisés en deux catégories : les décevants (les hommes) et les

déçues ou celles qui ont peur de décevoir (les femmes)³. Cette dualité est à l'origine du sentiment qu'ont ses personnages d'être inadéquats. Elle voulait essentiellement aborder le thème de la pornographie, de la nécessité qu'ont les gens d'adhérer à une hypersexualisation des rapports homme-femme et de posséder une joujou-thèque érotique sous la couette pour se sentir affranchis et de leur temps. Au-delà des relations de couple, l'auteure s'aventure dans des avenues dangereusement inconfortables et y entraîne son spectateur. Elle dépeint le laid, le non-dit, et insuffle aux personnages des répliques assassines où la comédie tourne au tragique.

Couche avec moi (c'est l'hiver)

TEXTE DE FANNY BRITT. MISE EN SCÈNE : GEOFFREY GAQUÈRE, ASSISTÉ DE STÉPHANIE CAPISTRAN-LALONDE ; SCÉNOGRAPHIE : JEAN BARD ; COSTUMES : JENNIFER TREMBLAY ; ÉCLAIRAGES : LUCIE BAZZO ; MUSIQUE ORIGINALE : NICOLAS BASQUE ; MAQUILLAGE : FLORENCE CORNET ; MOUVEMENT : CAROLINE LAURIN-BEAUCAGE. AVEC STÉPHAN ALLARD (PIERRE), ÉVA DAIGLE (SUZANNE), MARTIN LAROCHE (HÉBERT), JULIE McCLEMENS (GILLIAN) ET ANSIE ST-MARTIN (MILLIE). COPRODUCTION DU THÉÂTRE PÀP ET DU THÉÂTRE DE LA BORDÉE, PRÉSENTÉE À L'ESPACE GO DU 17 OCTOBRE AU 11 NOVEMBRE 2006.

Un rythme impétueux

La pièce est un enchaînement de tableaux savamment ponctués par la musique qui « balaie » les personnages en dehors de la scène. Dans sa mise en scène, Geoffrey Gaquère s'est amusé à théâtraliser la musicalité manifeste du rythme du texte. Il a insisté sur le credo du personnage d'Hébert voulant que « tout doit être montré »,

1. Fanny Britt, *Couche avec moi (c'est l'hiver)*... (citation tirée du site du Théâtre PàP : <http://www.theatrepap.com/01_spectacle01.shtml>.

2. Entrevue avec Fanny Britt, dans le programme de *Couche avec moi (c'est l'hiver)*, p. 5.

3. *Ibid.*

explorant ainsi la perversité des êtres. L'exhibitionnisme des personnages contraste avec la pudeur de leurs sentiments. La métaphore hivernale prend alors tout son sens. La mise en scène de Gaquère oscille également entre le réel et l'irréel en représentant les fantasmes des personnages : ce qu'ils pensent, ce qu'ils auraient aimé dire ou faire. Le fantasme de Suzanne avec le plombier est particulièrement éloquent. Accroupie dans la cuisine, elle somme explicitement son amant d'assouvir la férocité de son appétit sexuel. Le retour à la réalité est déroutant. Ces incursions dans le rêve, tout au cours de la pièce, empruntent une facture cinématographique. Qui plus est, le travail de Jean Bard à la scénographie est notable : l'espace scénique est constamment réinventé, utilisé dans ses moindres recoins pour laisser deviner les abondants lieux montréalais dont est truffée la pièce de Britt. Les chaises, le réfrigérateur et le piano sont trois éléments mobiles indispensables à l'apparition soudaine et éphémère des lieux évoqués, boutique érotique, bureau de psychologue ou de chef d'entreprise désabusé.

Soumis à la fatalité du destin

Pierre et Suzanne forment un petit couple fade à la sexualité standardisée, aspirant déménager en banlieue après leur mariage qui aura été trop coûteux. Ceux-ci sont approchés par Hébert, un humoriste reconnu, qui souhaite acquérir la notoriété de l'élite culturelle montréalaise en créant une « docu-installation » au musée d'art contemporain pour accéder à la reconnaissance ultime. Rien de moins. Le projet se révèle être une sorte de télé-réalité insipide, le Loft en moins. Millie, la sœur de Pierre, une artiste hypocondriaque qui vit grâce aux retombées de son seul succès en carrière, entretient son mal de vivre dans un logement qu'elle partage avec Gillian. Psychologue britannique, cette dernière travaille temporairement dans un *sex-shop* et semble flotter au-dessus de tout ce cirque urbain. Sa froideur finira, comme l'hiver montréalais, par disparaître, laissant deviner sa vraie nature.

Incarné par Éva Daigle, le personnage de Suzanne est pitoyablement drôle et triste à la fois : elle demande à Gillian de lui choisir un vibreur, fantasme crûment sur le plombier, propose la sodomie à son mari pour rehausser leur vie sexuelle, etc. Ces nombreuses situations anecdotiques, qui mêlent l'innocence à l'indécence, déclenchent le rire, puis inmanquablement le malaise. Ansie St-Martin livre la mélancolie de Millie avec beaucoup de finesse, tandis que Julie McClemens rend avec justesse la flegmatique psychologue. Pour sa part, Martin Laroche incarne un Hébert agréablement détestable, mais peut-être un peu trop calqué sur la personnalité publique de Patrick Huard. Imitation ou interprétation ? Le texte suffit au spectateur pour comprendre la satire. Les emprunts langagiers et gestuels de la vedette critiquée ne sont pas indispensables. Cela dit, Laroche récupère l'intérêt du spectateur par le détachement qu'il donne à son personnage dans sa sexualité : il baise froidement (et rapidement) la colocataire de sa copine pendant que celle-ci est dans la chambre voisine. Il remonte sa braguette aussi vite qu'il l'a baissée avec une impertinence déconcertante.

Couche avec moi (c'est l'hiver) s'attaque férocement à la figure de l'humoriste ; l'archétype parfait de la vedette au Québec est ici ébranlé. Et comme les humoristes traitent principalement du couple, la proie ne pouvait être mieux saisie. Parmi le lot,





Couche avec moi (c'est l'hiver)

de Fanny Britt, mis en scène par Geoffrey Gaquère (Théâtre PâP/Théâtre de la Bordée, 2006).

Sur la photo : Martin Laroche (Hébert), Éva Daigle (Suzanne), Stéphan Allard (Pierre), Ansie St-Martin (Millie) et Julie McClemens (Gillian). Photo : Yves Renaud.

cotes d'écoute défoncent le million en auditorat, tandis que certains théâtres peinent à survivre. Des émissions vides de sens ou des salles vides de spectateurs ? La pièce n'a pas la prétention de prendre part à un débat sur l'art qui est vieux comme le monde mais, à tout le moins, de le provoquer. Les opinions fusent, et les questionnements persistent une fois le rideau tombé. Le texte de Britt était vraisemblablement plus qu'une hypothermie passagère...

Le spectacle se conclut par une fine pluie de flocons de neige tombant sur ces personnages déçus et décevants qui continueront leur trajectoire (ascension ou chute selon le cas) par-delà l'hiver montréalais. Cette dernière image, arrimée au texte de l'auteure, contribue assurément à faire de *Couche avec moi (c'est l'hiver)* un rendez-vous théâtral marquant. ¶

l'un d'entre eux est redoutablement visé. Drôle de coïncidence, dans une discussion musclée avec Anne Dorval sur les ondes de la Première Chaîne de Radio-Canada⁴, Patrick Huard s'est prononcé sur l'hermétisme du théâtre québécois et son inaccessibilité au grand public. La pièce de Britt, par son humour et la crudité de son propos, décoifferait assurément celui qui se fait chevalier servant du clan populiste.

La vraie nature de l'art

La collision entre les classes est très clairement abordée, soulignée par un virage forcé vers l'élitisme dans l'art. Britt campe ses personnages dans une télé-réalité insignifiante destinée à une exposition pour un musée pompeux. L'auteure ne mâche pas ses mots et s'attaque au consensus en s'interrogeant sur la vraie nature de l'art. Dans la société québécoise, tous pointent les télé-réalités, malgré le fait que leurs

4. Voir « L'autre midi à la table d'à côté... », (émission du 7 octobre 2006) : <<http://www.radiocanada.ca/radio/profondeur/9525.html>>.